

Les Oiseaux de passage

Gianni Guagenti

Les Oiseaux de passage

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13489-5

Chapitre I

« Les années sont longues et courtes à la fois. » Le temps s'arrête, l'électrocardiogramme s'exalte ; une infirmière arriva, ayant entendu la java de la machine démarrer en même temps que je vis le ballet du cœur s'interrompre, comme si l'un avait passé le relais à l'autre pour cette mélodie, comme si le piano jouait sa dernière touche de concert à la première note du violon ; voici les derniers mots de monsieur Parin. D'autres infirmières arrivèrent, notre duo passa à l'orchestre, puis le médecin emboîta le pas, la sentence était tombée, bien que le moment me le fit comprendre : le cœur avait lâché pour l'ultime fois.

– Nous sommes désolés, me dit une jeune soignante.

Elle fut émue aux larmes, sûrement était-elle novice, ou alors peut-être n'est-il pas possible de s'habituer à voir la souffrance des proches, et d'assister au départ des protagonistes. Monsieur Parin était un père, un mari, un pilier sur lequel les oiseaux pouvaient venir se poser un temps pour mieux repartir. De ceux qui ne bougent pas de force ou de peur, de ceux qui ne touchent pas de force et de peur. Un gentleman, solide, tendre, droit... un homme galant ne confondant pas gentillesse et faiblesse.

Je me levai de la chaise sur laquelle je m'étais assis durant la dernière semaine, fis un sourire de politesse en remerciant cette jeune demoiselle, puis quittai la pièce. Sur le chemin qui m'amenait aux escaliers, j'ouvris les boutons de ma veste les uns après les autres. Je descendis les trois étages comme si je descendais les nuages. Puis en allant vers la porte d'entrée, je sortis de ma poche droite ma petite boîte en fer rectangulaire où étaient rangés mes cigarillos, l'ouvris et en attrapai un. Ensuite, je pris les allumettes

situées dans la poche gauche. Je ne suis pas fumeur, mais parfois il m'arrive, pour marquer un temps, d'allumer un petit cigare. J'avancai dans l'obscurité de la nuit, tout était bien calme « pour une fois » comme l'a dit une secrétaire. Je suis allé me poser dans un coin végétal, sur un banc, face à un arbre. Assis face à un arbre, cette situation ne m'est pas étrangère. Alors, je profite de ce moment particulier, de tranquillité, pour me reposer mais aussi pour penser. Pour penser à la suite, mais d'abord me rappeler quelques souvenirs de monsieur Parin. Il m'avait repéré il y a plus de dix ans, et sa bienveillance fut sans faille, me sortant d'une période sombre. De toute manière, il n'est pas possible de se souvenir de tout en quelques minutes, quelques heures, cela viendra avec le temps ; parfois je repenserai à lui, à des moments passés avec lui, comme tous les autres. Je l'ai rencontré sur un travail, il n'avait rien à voir avec cela, j'étais en déplacement, comme toujours, et puis nos destins se sont peu à peu liés jusqu'à aujourd'hui. Il n'était pas dans ma vie avant, il y est passé, et il est parti, il s'est envolé ; comme un oiseau de passage.

Je passai quelques minutes à rêvasser et me parler à moi-même entre la fumée et les étoiles, ces moments sont importants, très importants, des moments vrais, intenses, coupés de tous, coupés de tout. Ensuite, je rentrai, je passai la nuit dans un petit hôtel de village. Avez-vous déjà pensé aux graines que vous avez semées consciemment ou inconsciemment ? Vous savez, toutes ces phrases innocentes ou gestes fugaces, du moins en apparence. Vous avez pu être l'engrais, la motivation, le déclic, chez quelqu'un sans même que vous le sachiez. Un jour ou l'autre cette personne viendra vous voir et vous le dire, c'est ainsi. Vous avez eu un petit impact ou un gros impact sur une vie comme on en a eu sur vous, un échange tacite de bons procédés inconsciemment. Je m'efforce alors de faire du mieux possible, je fais sûrement et peut-être même plus que les autres des erreurs mais j'aspire à créer de beaux souvenirs, de beaux moments pour ceux qui croisent ma route.

Un coq chante, comment est-ce possible que ce ténor ne soit pas à l'opéra ou à la ferme mais bien à côté d'un hôtel ? Les premières lueurs du soleil traversent les volets. Les premières poignées commencent à s'agiter. Les premiers oiseaux commencent à chanter. Quel beau temps. Je me prépare, je dois aller à la gare ; je pars pour une autre mission, encore un peu confus, je dois l'avouer, par la soirée d'hier finie dans les bras de la famille de monsieur Parin, que j'ai tenue au courant avant de rentrer.

9 h 30. Ce n'est pas sur une belle pièce d'horlogerie complexe, raffinée et travaillée que je le vois, mais sur mon téléphone (dont le système m'échappe totalement aussi). Que voulez-vous, peu importe les activités, peu importe les pensées, nous sommes tous le produit de notre époque, nous sommes toujours en contact avec les grandes lignes de notre société. C'est un capharnaüm, les gens crient, mais non de joie, ni calme ni joie. Ou alors une tout autre forme, celle de nos jours. Celle où chacun se met en scène pour partager son présent, le vivre, le regarder derrière son écran. Où l'injure règne en maître, où les coups bas et les émotions extrapolées s'allongent sur le trône des attitudes normales à adopter. Quelques plaisanteries ne font pas de mal, quelques sourires ressortent tout de même, mais j'ai l'impression qu'au lieu de vivre leur présent, de bâtir leur futur, ces gens ne s'intéressent qu'à construire leur passé – paradoxalement en le détruisant dans le même temps. Enfin, les temps changent, c'est ainsi, il faut essayer de s'adapter le mieux possible. J'arrive à l'heure, les portes qui mènent aux quais de gare sont désormais surveillées par des agents de sécurité. Ils contrôlent notre identité, notre carte d'embarquement. Dans cette cacophonie, mélangée entre désespérés et enjoués, je me dirige vers l'entrée de mon quai.

– Bonjour Monsieur, votre carte d'embarquement et votre carte d'identité s'il vous plaît, me dit le contrôleur.

– Bonjour, oui bien sûr tenez.

– Je vous remercie, vous pouvez... Ah !

– Oui ?

– Bah ça alors !

– Y a-t-il un problème ?

Mon cœur se serra, avait-il vu...

– Un problème ? Absolument pas, haha, au contraire, c'est drôle, vous avez le même prénom que mon fils qui vient de naître, comme lui, Quentin, expliqua-t-il.

Je me sentis soulagé. Essayant de cacher ma nervosité, je lui répondis :

– Haha, quelle drôle de coïncidence. Votre fils a un joli prénom si je peux me permettre.

– Eh bien, vous pouvez aussi vous permettre d'entrer Monsieur Monchand, tout est en ordre, bon voyage !

– Merci, bonne journée.

Après ce bref passage à l'épreuve inattendu, j'attendis sur un banc à l'air libre le train pour le sud, mon arrêt se fera à Béziers sur les coups de treize heures. L'odeur n'est pas agréable, presque fétide, puis entre les enfants qui pleurent, lesquels sont compliqués à contrôler, les adultes qui crient dans leur téléphone, lesquels sont sûrement les enfants qui étaient compliqués à contrôler, le trajet va être long une fois de plus. Le silence se perd de notre temps, chaque instant est à profiter mais chacun de ces moments désormais nous irrite au lieu de nous éveiller à force d'avoir grandi dans une heure où tout doit être en action constamment, où tout doit aller plus vite. Ayant vu mon regard désapprobateur de cette ambiance, le vieux monsieur qui était assis à côté de moi, armé de son bâton en bois d'aide à la marche dont la poignée fut sculptée en ce qui ressemblait à un jaguar, me donna ses boules Quies.

– Monsieur, je crois que vous en aurez plus besoin que moi, et puis moi j'ai mon casque et ma musique.

– Je vous remercie, je crois que vous me sauvez quelques heures de vie, lui répondis-je.

Oui, désormais ce n'est plus aux autres de s'adapter à nous mais à nous de nous adapter aux autres, enfin finalement c'est une question de point de vue, donc je dirais que ce n'est plus à l'hystérie de

s'adapter au calme mais au calme de s'adapter à l'hystérie. Puis au lieu de converser, ce monsieur et moi nous occupions tous deux à notre manière, l'un en écoutant de la musique grâce à son téléphone, et l'autre en se bouchant les oreilles, tant pis que les extravagants crient et chantent ; quel drôle de moment avec du recul.

À mon arrivée à Béziers, je marche jusqu'au Polygone (grand espace commercial) où j'ai rendez-vous pour manger au dernier étage. Je suis une sorte de messenger, je transmets, donne un coup de main s'il le faut, très rarement en choisissant, mais les gens savent que je ne fais que transmetteur, récepteur puis émetteur, enfin je pense. Quelques accolades, des retrouvailles, un moment plutôt agréable. Par la suite, je m'en vais dormir dans un petit village voisin, j'ai un appartement dans le périmètre au cas où je passe par là. En cette fin d'après-midi, le soleil commence dès à présent à se coucher. Après mon passage dans une épicerie pour acheter une bouteille d'eau, je me mets à marcher. La marche fait du bien. Elle me vide l'esprit, tout en me faisant réfléchir. Je regarde les alentours, je m'inspire, je crée des souvenirs en profitant du présent.

J'emprunte d'un pas paisible les petites ruelles du village. Salle de théâtre d'un ancien temps, je me demande d'ailleurs s'il est toujours en activité ; église, linge qui pend aux volets, voilà une esquisse de ces endroits oubliés pour les tours et le béton. Dans certaines ruelles, il suffirait de sauter d'une fenêtre pour arriver à celle d'en face, la proximité est de mise. Il y a même des artisans qui étalent leurs fabrications et leur atelier dans la rue tout en continuant leur labeur. Je marche jusqu'à sortir de ces venelles, je me retrouve sur une route de campagne bordée de plaines. Ma bouteille est au quart de sa perfection. Je rebrousse chemin, repassant, me perdant, puis ressortant de l'autre côté. Je tombe sur une rivière, des bateaux accostés de chaque côté, laissant à peine place à ceux qui doivent passer. Des voitures longent le bord, de la BMW à la Renault pick-up sans sa bâche arrière, passant par la Peugeot 206 ou le fameux Kangoo. Je passe à côté d'une petite boulangerie, puis d'une pharmacie, arrivant au niveau du pont où traversent les passants à

piéd ou en voiture (ou les bateaux en dessous, à l'étroit), pour rejoindre le centre-ville, mais ne m'engage pas dessus. Je continue ma route, atteignant la place principale de cette petite cité, quelques bars restaurants, la mairie, une épicerie, deux tabacs, une auto-école, une boulangerie plus grande, une banque... ah, ma bouteille est vide. Je décide alors d'aller boire un coup sur la place. Je m'installe.

– Bonjour m'sieur vous v'lez boire quoi ?

– Un Perrier s'il vous plaît.

– Avec ou sans tranche de citron, m'sieur ?

J'hésite, comme à chaque fois, cette fois sera :

– Sans, merci.

Après la plate, la gazeuse. La terrasse n'est pas remplie mais une bonne quinzaine de personnes s'y trouvent. Le temps est calme, les cuistots commencent à rentrer dans leur temps dur, le bar PMU non loin de là, au bout de la rue où j'habite, lui, doit démarrer sa fête.

– Et v'là ! Vous êtes sages vous haha, ou alors c'est qu'l'arbre qui cache la forêt, me lance le serveur.

Je lui réponds que « désormais, je ne m'aventure plus dans la forêt » en lui esquissant un sourire.

Je finis mon verre, laisse un pourboire à ce brave travailleur et m'en vais. Cela faisait déjà plusieurs mois que je n'étais pas revenu ici, à certains endroits cela se compte désormais en années.

La porte d'en bas souvent ouverte, les pubs ressortant des boîtes aux lettres, le calme, cette voiture qui ne bouge jamais de sa place, chaque endroit a ses particularités et lorsqu'on les retrouve, cela rend nostalgique et l'on apprécie ses repères. Enfin, ça dépend lesquels. Je me prends au jeu des habitudes, ici je ferme les volets qui donnent sur le mur d'un autre immeuble en pierre (ou l'une de ces matières de village), et la vue sur le petit parking ; je suis au milieu d'une rue, avec un petit enfoncement où peuvent se garer six ou sept voitures, ça forme un U.

Pour finir cette soirée, je mets sur mon ordinateur un film de Noël.

J'apprécie ce genre de film, bien que ce soient des films d'amour et de famille alors que je me retrouve souvent seul face à eux. Vous savez, ce genre de film où vous savez ce qu'il va se passer dès le début, enfin vous croyez tout deviner, ou vous vous dites « c'est toujours pareil » ou « on sait qu'ils vont finir ensemble » en soupirant. Mais lorsque l'auteur commence à vous faire croire réellement que l'histoire ne va pas se terminer comme vous l'espérez, alors là vous commencez à le maudire. Comment cela peut-il se finir ainsi ? Puis vous appréciez encore plus la fin.

Chaque film de Noël a sa particularité, mais si la construction est souvent la même – deux personnes qui finiront par tomber amoureuses –, chaque film trouve le moyen d'inclure d'autres petites histoires annexes, personnages ou autre. Voir les lumières, les guirlandes, les sapins, les méchants pas si méchants, les cadeaux, la neige... Tout cela accompagné d'une boisson, comme pour ma part ce soir, un cappuccino.

Voilà déjà trois jours que je suis terré ici, un bon coup de balai pour l'histoire et je m'en vais. Je profite de ces petits moments de solitude, de ces jours creux, pour décompresser, me retrouver avec moi-même. Je me suis fait à manger, des pâtes, je me fais souvent des pâtes à l'huile d'olive, j'ai bu de l'eau ; j'ai regardé des films, des séries ; j'ai écouté de la musique ; puis j'ai fait quelques promenades aussi. Aujourd'hui, je pars pour un autre rendez-vous, enfin, j'ai un détour à faire sur la route. Un arrêt chez une amie. Je sors donc de mon terrier, ne sais pas quand est-ce que je le retrouverai, appelle un taxi et me fais déposer à la gare. La même rengaine, beaucoup de bruit peu de bonheur. Il pleut mais j'aime bien la pluie. Ça y est, ici aussi il y a des contrôleurs désormais, encore quelques années en arrière tout cela n'était pas ainsi.

– Bonjour Monsieur ! me dit l'agent avec une voix portante pleine d'entrain, tout souriant.

– Bonjour, voici, lui répondis-je en tendant mes papiers.

– Aaah Biarritz, c'est la première fois que vous y allez ? me questionne-t-il.

– Non pas vraiment, je connais un peu l'endroit.

– Eh bien bon voyage dans cette belle ville, Monsieur Dumont.

– Merci bon courage à vous bonne journée.

– Merci, à vous aussi, bonne journée.

Cela fait deux fois d'affilée qu'un contrôleur me parle, et en plus de bonne humeur, cela fait du bien. D'habitude ils sont plutôt machinaux, je peux comprendre, ça a l'air assez répétitif. Je vais à un distributeur sur le quai prendre une canette de Red Bull, c'est une boisson énergisante, si tant est qu'elle le soit vraiment, dont j'aime bien le goût. Sur le quai assis sur un banc, un jeune me parle de son parcours. La discussion s'est lancée sur base de :

« Votre attention s'il vous plaît, le train TGV numéro... destination de Biarritz... partira avec... (suspense) 25 minutes de retard (sentence). »

Un grand classique. Sans oublier le « tin tin tintin » au début. Avec plus de six heures de trajet et deux correspondances, la journée commence bien. Le jeune me dit que sa copine l'a quitté, qu'il ne peut plus avoir la garde de sa fille, qu'il essaie de trouver un métier, peut-être reprendre les études pour prouver qu'il est responsable. Ma journée finalement s'allège. Que répondre si ce n'est « bon courage », il n'avait pas l'air méchant, il m'a touché. Mais à vrai dire pas non plus très mature. Le comportement, la parole sont mis à l'écart de l'apprentissage mais cela joue tout de même en société. Nous voulons, certes ; mais méritons-nous ?

Chapitre II

– Monsieur... Monsieur excusez-moi...

Je me réveille. Ou plutôt une jeune dame en tenue de contrôleur me réveille. Je m'étais assoupi, c'est rare que cela m'arrive dans le train, par peur de rater l'arrêt ou des comportements autour de moi.

– Monsieur bonjour, contrôle de votre ticket de transport s'il vous plaît ? me dit-elle en souriant.

– Euuuh... Oui... Oui bien sûr, tenez, je réponds, confus de mon lever et de mon sommeil inattendus.

La demoiselle scanne mon ticket, me remercie puis s'en va. Désagréable réveil, quoique doux, mais agréable personne.

Une heure après, j'arrivais à la gare de Biarritz où une copine m'attendait. Je traversai la gare, mon grand sac de sport à la main, avec le nécessaire à l'intérieur. Puis elle était là, avec ses longs cheveux raides et bruns, sa peau blanche qui bronzait aussi vite qu'elle blanchissait, et ses yeux fins marron, devant les portes d'entrée, regardant les écrans d'affichage des arrivées. Elle me vit.

– Hooooo coucou ! Alors comme ça on est en retard ? me chabra-t-elle.

– Salut, oui faut croire que le conducteur a fait la fête la veille.

– Rhooo c'est pas grave ça. Puis tu sais, eux, ils marchent à l'envers, dès qu'ils travaillent ils boivent, et dès qu'ils ne travaillent pas, ils se reposent pour la prochaine semaine de dur buveur... euh ! Labeur. J'adore ces gens, ces métiers, leur naturel, leur utilité, leurs maladresses, et surtout leur présence.